

# **Entretien**

## **avec Anh Mat**

Entretien mené en février 2016 avec Noëlle Rollet  
dans le cadre de la résidence sur [glossolalies.net](http://glossolalies.net)  
(1<sup>er</sup> octobre – 15 novembre 2016)

## Écriture, absence et dédoublement

Un jour, tu es apparu, tu as existé, par je ne sais quel terrible hasard.

Et mon visage s'est dédoublé.

Et ma voix a murmuré dans la nuit le semblant de la tienne.

(Anh Mat, *Les Nuits échouées*, [#257](#))

*Beaucoup de lecteurs vous connaissent grâce à votre blog, Les Nuits échouées. Mais y a-t-il eu un avant Web ? Depuis quand écrivez-vous ?*

J'écrivais avant *Les Nuits échouées*. J'ai commencé à écrire très tôt, dès l'enfance, quelques poèmes, des histoires de quelques lignes. Durant l'adolescence, ça a pris d'autres formes, autour de la musique notamment. Plus tard, je suis revenu à une écriture, disons, plus « littéraire », poétique, une écriture de création.

*Vous n'avez donc expérimenté d'autres formes d'écriture en ligne, ni tenu un autre blog avant Les Nuits échouées ?*

Non. Avant l'ouverture du blog, je ne connaissais absolument rien de l'écrire-web. Mon écriture était une suite de brouillons chaotiques. Je ne la menais pas. C'est elle qui me menait. Je jetais presque compulsivement des phrases, des bouffées d'écriture, dans des carnets, sur des feuilles volantes puis sur ordinateur. J'écrivais parfois des nuits entières, sans contrainte formelle, sans projet, ni volonté d'être lu. Seul l'acte m'était nécessaire. Vous savez, un peu comme ces enfants qui gribouillent sur leur pupitre à l'école, quand ils s'ennuient en classe, l'air ailleurs. J'écrivais comme ça, dans une sorte d'absence de moi-même, contre l'ennui, contre la mort.

*Dans plusieurs textes du blog, écrits après la parution du livre Monsieur M., vous présentez l'existence du lecteur comme motif pour écrire, peut-être le seul ce moment-là. Ce qui a d'ailleurs étonné la lectrice que je suis, car l'impression qui ressort en vous lisant est plutôt d'un rapport viscéral, si je puis dire, à l'écriture. Comment cette présence du lecteur joue-t-elle, pour vous ? Est-ce par elle seulement que l'« écrire-web » a modifié votre pratique de l'écriture ?*

Je ne me souviens plus exactement à quels textes vous faites référence. Mais ce n'était peut-être pas exactement ce que j'ai voulu dire. Sans le blog, je n'aurais certainement pas écrit aussi régulièrement. Et sous ces formes-là. Le blog est un lieu où je peux mener mon écriture. Elle n'est plus livrée à elle-même. Elle et le blog sont dans un rapport qui ne cesse de me dépasser. Avant le blog, je vivais l'écriture comme une chute dans le temps durant laquelle la dépersonnalisation était vertigineuse. J'ai le vague souvenir de jets d'écriture où la pronomination bougeait constamment, passait du « je » au « il » au « tu »

au « elle »... c'était illisible, non destiné à être lu. Le blog m'a amené à écrire sous un pseudonyme, Anh Mat, que je considère comme un personnage. C'est lui qui a ouvert le blog des *Nuits échouées*, lui qui continue à y écrire. C'est lui que je suis devenu en écrivant sur le web. C'était le seul moyen pour surmonter ma profonde timidité.

Le blog matérialise la présence du lecteur potentiel. À peine ouvert, il y avait soudain la possibilité qu'un inconnu, où qu'il soit, puisse tomber sur mon écriture. Quand j'écrivais dans ma chambre, je vivais ma solitude comme un retrait du monde. En ligne au contraire, j'avais le sentiment violent de jeter ma solitude au milieu du monde. Cette idée me terrifiait... De cet inconfort, de ce malaise, le web m'a forcé à prendre une direction identitaire. Ainsi le blog (et ma présence sur les réseaux sociaux) a peu à peu créé l'identité de mon écriture, identité que j'ai jusqu'ici portée comme un masque.

*Cela revient-il à un dédoublement ?*

Je pense que oui. Je me suis toujours senti multiple, fragmenté. Le fait d'avoir une présence web sous pseudonyme a donné à ma multiplicité un corps « numérique » avec lequel j'ai commencé à écrire publiquement, interagir aussi. Jamais je n'aurai osé le faire en mon nom. Ma timidité était si grande qu'au début, le masque du pseudonyme me paraissait encore trop friable, je ne m'y sentais pas assez dissimulé. Ainsi, un autre personnage est apparu très rapidement, dès le premier billet je crois. Je n'ai jamais de plan, j'écris toujours à partir des mots, c'est à partir d'eux que les choix s'imposent. Cet autre personnage, né de l'écriture et de l'état dans lequel j'étais en ouvrant le blog, personnage avec qui Anh Mat s'entretenait, n'était pas encore Monsieur M., juste une voix venue du néant.

## Apparitions de monsieur M.

Monsieur M., vous êtes donc devenu l'adresse,  
le lieu, l'interlocuteur silencieux de cet entretien.  
Vous êtes aussi l'absence d'ami...  
et le personnage insaisissable et inconnu que je suis.  
(Anh Mat, *Les Nuits échouées*, [#120](#))

*Vous parlez de personnages qui viennent du néant... Ce que vous dites sur la manière dont vous écrivez, si j'entends bien, c'est que vous n'avez pas de plan, pas forcément de projet ni d'idée bien arrêtée et que tout naît d'une phrase, comme si le texte, l'écriture elle-même surgissait aussi du néant. C'est ce que je trouve assez fascinant avec monsieur M., et notamment dans « L'origine de monsieur M. » : le lecteur a l'impression que ce personnage incarne l'écriture, ou l'écrivain, surgi(e) de nulle de part. Ce qui se passe là, dans un espace insaisissable, évoque non pas un dédoublement, ni même une fragmentation, mais plutôt une apparition sur fond de disparition, dirais-je. Est-ce que cela retranscrit la façon dont vous écrivez ?*

Tout à fait. Il fallait disparaître pour pouvoir apparaître « publiquement », sous une autre forme : le pseudonymat (forme d'anonymat un peu lâche). Anh Mat et monsieur M sont nés de ma crainte du « rédigé-publié ». Ils sont nés de mon nouveau rapport au lecteur, à l'autre. Comme je vous le disais, avant le blog, j'écrivais d'une manière qui finalement n'était pas adressée, ce n'était pas dans l'optique d'être lu et ce n'était d'ailleurs presque pas lisible. L'autre n'y avait aucune place. À partir du moment où j'ai ouvert mon blog, l'outil même donnait à l'autre, à la foule d'autres anonymes, une place. La présence du lecteur était bien réelle, elle pouvait même se compter en « pages lues », en tweets. Même si ces chiffres ne veulent pas dire grand-chose (je n'y prête aujourd'hui plus aucune attention), ils me pétrifiaient au début. Pourtant la solitude de l'acte d'écrire restait la même. Écrire en ligne ne change pas la solitude fondamentale de tout acte de création. Mais comme le disait Arnaud Maïsetti, ce que le web change, c'est la façon dont on partage sa solitude. J'ai essayé de ne pas prêter attention à la présence de l'autre, du lecteur, mais je sais aujourd'hui qu'elle planait quelque part, autour de mon écriture. Et c'était là quelque chose de nouveau pour moi. Anh Mat et monsieur M. découlent directement de mon passage au numérique.

*Je n'avais pas envisagé l'hypothèse du lecteur, qui est très intéressante aussi. Or le rapport entre monsieur M. et celui qui s'adresse à lui est parfois très violent.*

Le rapport que j'entretiens avec moi-même était violent et cette violence passait dans l'écriture. Mais encore une fois, ce n'était pas voulu, je n'écris jamais avec une volonté sous-jacente, je laisse les mots venir d'abord et à partir de ces mots, à partir des mots qui sont là, j'essaie de transcrire les voix

qui cherchent à se faire entendre. Je les entends mal, forcément. Leur source est si lointaine... et de ce malentendu entre les mots et la main qui les sert, naît parfois, un texte. Mais m'exprimer clairement au sujet de mon rapport à l'écriture m'est impossible...

*Dans le livre comme sur le blog, beaucoup de peintures, des portraits, accompagnent le texte. S'agit-il du visage de monsieur M. ? C'est vous qui les avez peints, n'est-ce pas ?*

Comme vous pouvez le voir dans le livre, les visages sont changeants, se cherchent toujours. C'est monsieur M. qui les a peints. Les tableaux sont peut-être les autoportraits d'un mouvement d'écriture. Julien Boutonnier me disait que l'identité vacille quand on écrit. C'est exactement ça. Ces tableaux qui se succèdent, qui se ressemblent, tout en étant différents, sont effectivement la trace de l'identité vacillante qui m'habitait. À ceci près que la peinture naît d'un trait. Le trait me trace, me signe... le mot me falsifie. Je crois que c'était aussi une façon de prouver la présence d'un homme, d'un corps de chair, de salive, de sang, sa trace manuscrite, derrière le trouble identitaire numérique.

## Disparition de monsieur M.

*entre parole et écriture règne la conversation silencieuse d'un  
dédoublé fratricide. J'écris: deux tombes jumelles et anonymes*

*(Anh Mat, Les Nuits échouées, [#136](#))*

*Vos textes se construisent autour de différents personnages, qui évoluent, reviennent ou pas, et autour de différentes adresses, parfois très directes. Cette multiplicité (je ne dis pas diversité, car leur cohérence est sensible) rejoint-elle le « trouble identitaire » que vous évoquez, comme une fragmentation de soi à soi ? Ou du rapport à l'autre ? J'imagine aussi que le fait que Monsieur M. ait été « congédié » a son importance... peut-être une forme d'apaisement entre ces fragments ?*

Écrire à différentes formes d'adresses témoigne certainement de mon impossibilité à m'adresser directement au lecteur et à moi-même d'une manière apaisée et limpide. L'évolution du lieu d'écriture « monsieur M. », dans sa forme textuelle, dessinée, peinte, le passage du fragment au récit, du blog au livre, jusqu'à sa disparition, a probablement une logique inconsciente : quand il est apparu sur le blog, (dès le premier billet c'était lui) monsieur M. prenait seulement la forme d'un visage. Un visage né publiquement, sous mes yeux et ceux du lecteur. Il a ensuite pris la parole, en tant que double, en tant que « je ». J'entendais sa voix dans « l'origine de monsieur M. ». Elle me répondait. Enfin... Elle répondait à Anh Mat.

Monsieur M. était l'adresse à laquelle Anh Mat écrivait. Et parfois, c'était monsieur M. qui s'adressait à lui. Lui en tant qu'auteur ? double ? personnage ? lecteur ? Toutes ces notions se confondaient. Comme vous l'expliquiez précédemment, il me semble que le lecteur pouvait avoir le sentiment d'incarner l'écriture, l'auteur, ou un personnage. Je le sais puisque j'ai lors de son apparition vécu ce texte en tant que lecteur aussi. Je suis avant tout lecteur de ce qu'écrit mon écriture.

Ma place a donc toujours été mouvante dans ce texte, d'où le doute permanent de l'avoir écrit. Jusque-là, monsieur M. était, au même titre qu'Anh Mat, un personnage du blog. L'espace du blog faisait partie intégrante de la fiction. Le lecteur également.

Quand la porte d'un récit s'est ouverte (à partir d'un récit de rêve, [nuit échouée #144](#)), j'ai su que l'espace d'un livre autour de monsieur M. s'ouvrait, s'imposait. J'ai mené ce récit sur le blog. Une fois, j'ai décidé de le retravailler hors ligne, revenir à ce texte dans l'intimité. Quand j'ai décidé de le soumettre, en vue de le publier, c'était pour m'en séparer. Je regrette parfois d'en avoir fait un livre, car sur le blog, avec le temps, ce dispositif aurait pu aller bien

plus loin. Mais personnellement, je ne tenais plus, il me fallait passer à autre chose. Pour accomplir "la destinée" de monsieur M., il était nécessaire d'en faire un livre, l'espace clos d'un livre, pour qu'il ne m'appartienne plus, pour qu'il appartienne au lecteur.

Lors de la publication du livre, je me suis posée la question : sous quel nom le publier ? J'ai gardé le pseudonyme Anh Mat, ce n'est donc plus vraiment un personnage. Il s'est rapproché de moi en publiant *Monsieur M.* Me séparer de monsieur M. a finalement donné naissance à Anh Mat en tant qu'auteur.

Je me suis également posé une autre question : clore *Les Nuits échouées*.

En congédiant monsieur M. tout en gardant mon blog, *Les Nuits échouées* n'étaient plus une part de la fiction d'un texte, mais devenait le site d'un écrivain.

Et donc oui, c'est très juste ce que vous dites, je crois que la publication du livre, la disparition de monsieur M., a été un apaisement. Je me rends compte à présent que ce dispositif créé par monsieur M. était en lien direct avec mon rapport à l'autre. Ce travail m'a aidé à construire un pont plus direct entre moi en tant qu'auteur, et l'autre lecteur. Ce pont est mon site. Je vous dis cela aujourd'hui, après coup. Mais je l'ignorais complètement quand j'écrivais, monsieur M. est sorti des mots, de mes premiers mots publiés, ce dispositif d'écriture s'est imposé à moi, je l'ai subi.

*C'est très intéressant, ce que vous dites sur le lieu. En général, je trouve que la limite du blog est la difficulté à suivre un récit de bout en bout. Dans le cas de monsieur M., ça ne pose aucun problème, comme s'il y avait une correspondance intrinsèque entre cette forme du blog et ces textes.*

## Échoué dans l'écriture

*Un bout du visage apparaît dans la terre. C'est la bouche. Ses lèvres énormes. Enflées. Toutes sèches. Un petit grain de beauté sous la lèvre inférieure. À moins que ce ne soit un grain de sable noir. Ou bien un point de suspension abandonné en route, au détour d'une phrase interrompue, sans raison, comme ça, pour rien.*  
(Anh Mat, *Les Nuits échouées*, #1)

*Le titre de votre blog est Les Nuits échouées et la nuit occupe une grande part dans ce que vous écrivez, elle semble être un lieu autant et plus qu'un moment. Que représente-t-elle pour vous ? A-t-elle un rapport avec l'espace de l'écriture que vous évoquez pour le surgissement de monsieur M. ?*

Je n'ai pas cherché en amont à donner une direction au blog. Je crois que le mot « nuit » s'est imposé tout simplement parce que j'écrivais toujours la nuit. Le titre a un soir surgi. Je ne saurais l'expliquer. J'ai d'ailleurs compris à ce moment-là que faire un blog, c'est aussi de l'écriture. Les choix de couleurs, le titre, sont apparus comme ça, au fur et à mesure, sans les penser, c'est venu en fabriquant le blog. La photo de l'en-tête a été déterminante. Elle a depuis changé mais c'était des enfants sur la plage, qui semblait découvrir quelque chose échoué sur le sable. Monsieur M. est directement issu de cette photo. Dans le livre, il fait son apparition en échouant mort sur une plage. Quand j'ai retravaillé le livre, c'était quelque-chose de délibéré, je voulais vraiment inscrire dans le livre que monsieur M. est né du blog. C'est aussi pour cette raison qu'une publication papier ne m'a pas semblé pertinente à l'époque. Monsieur M. est un personnage né de mon rapport au numérique. Il se devait en quelque sorte de le rester.

*Le début du livre Monsieur M. commence effectivement avec un naufrage même...*

C'est la photo. Ça vient effectivement de la photo des *Nuits échouées*...





*Et du titre...*

Absolument. Je considère que monsieur M. a échoué dans mes nuits, ce n'est pas du tout une métaphore, il a échoué sur le blog, il est venu de cette mer-là, la mer de Chine de la photo. Et les enfants qui le découvrent sont ceux de la photo aussi. Comme je vous le disais, le blog faisait partie intégrante de la fiction. Si on lit le livre sans connaître le blog, on ne peut pas savoir et peu importe d'ailleurs, pas besoin de clé pour lire le livre. Mais pour moi en tant qu'auteur, ça vient de la photo de l'en tête, je savais que le livre en parlait, devait de toute façon partir d'un échouage.

*C'est étonnant, car le lecteur peut avoir justement tendance à lire ce naufrage comme une métaphore de l'écriture. Or l'écriture, en fait, n'est pas ce qui crée l'image, mais ce que crée l'image. Le texte vient après l'image, la photo, tout à fait concrète, qui l'a ainsi « réellement » engendré...*

Le lieu de ce texte est né d'une étrange concordance entre différents mouvements intérieurs. Je ne saurai l'expliquer. Le roman de monsieur M., son récit, est le développement de tout ce qui m'a habité en ouvrant un blog, c'est à dire en publiant pour la première fois mon écriture.

## Dynamique numérique

*N'aboie pas à la vie, ne la couine pas comme un religieux s'interroge sur la vie et le sexe des anges ou de leurs chiens ! Écris comme si tu vivais éternellement. Écris comme si tu allais mourir ce jour. Écris pour rêver et vivre, et crie ta nuit toujours échouée, tous les jours.*

*(L'apatride, Les Nuits échouées, [#215 bis](#))*

*De ce aviez pu écrire avant, rien n'a vraiment été un matériau pour le blog ? Même si ce que l'a précédé a pu déboucher sur le blog, rien n'en a été transposé ou retravaillé pour Les Nuits échouées ?*

Strictement rien. De plus, c'est le geste du rédigé-publié qui a éveillé le désir d'ouvrir un blog. Je voulais savoir quelle incidence ce geste aurait sur mon écriture. Je cherchais à travers la publication en ligne une autre expérience. Publier des bouts de textes déjà écrits ne m'est donc jamais venu à l'idée.

*Et vous n'écrivez plus que numérique ou est-ce que vous écrivez encore des textes qui ne sont pas destinés au blog et que vous gardez pour vous pour une raison ou pour une autre ?*

Au début, je n'écrivais plus que sur *Les Nuits échouées*. Car la pratique du blog, aussi risquée me paraissait-elle, était aussi très stimulante. Malgré le vertige avant la publication de chaque billet, l'envie de me jeter grandissait. Je n'ai jamais autant écrit que depuis l'ouverture du blog. Pourtant, je m'y sens vraiment chez moi depuis peu. Il m'a fallu du temps pour apprivoiser l'outil, comprendre les mécanismes intérieurs qu'il provoquait. Aujourd'hui, après le travail sur monsieur M., le blog n'est plus un lieu d'angoisse. Il est devenu mon atelier de tentatives. Et il m'arrive à nouveau de travailler des textes à côté, hors ligne.

*Si je comprends bien, à un moment, le blog vous a paru approprié pour essayer d'autres choses dans votre manière d'écrire, mais c'était un peu de l'ordre de la découverte. Maintenant que le blog existe depuis un certain temps, vous revenez aussi à une écriture en dehors du web, hors ligne. Quelle est la différence, du coup, entre ce que vous choisissez de mettre sur le blog (est-ce que vous êtes maintenant sur quelque chose de plus planifié) et ce que vous mettez ou réservez pour l'écriture hors ligne ?*

Ce que j'écris hors ligne, ce sont souvent des choses issues de mon blog que je retravaille ensuite. Parfois, dans un billet, ou une série, je devine qu'un livre se dessine et qu'il nécessite un travail de structure hors blog. Tous mes projets de livre sont nés du blog. J'aime bien le titre du site de Christine Jeanney, [Tentatives](#). Pour moi, le blog est devenu un lieu de tentatives, avortées ou pas.

Le rédigé-publié m'a aussi appris à accepter le déchet, le non préparé, les fausses routes... C'est ce qui est intéressant d'ailleurs pour moi en tant que lecteur web, suivre le cheminement d'une écriture.

Pour revenir à votre question, désormais, quand, à partir d'une série, ou d'un billet, je sens que l'espace d'un livre ou d'une nouvelle s'ouvre, je retravaille leur matière hors ligne. Comme vous l'avez peut-être remarqué, le roman *Monsieur M.* est très différent du monsieur M. blog. Le travail n'est donc pas juste de coller des billets les uns après les autres pour faire un livre, mais de chercher l'ossature du livre que les billets fragmentés ont esquissée. Mais avant tout, il faut que l'écriture apparaisse, qu'elle ouvre sur un livre ou pas, ça n'a aucune importance. Et l'apparition, je la réserve désormais pour le blog uniquement. Ces dernières années, j'ai beaucoup écrit sur *Les Nuits échouées*. J'essaie désormais de me retourner un peu sur la matière accumulée.

*Donc le blog est effectivement cet espace très ouvert, qui brasse beaucoup de choses, alors que ce que vous faites hors ligne, ce serait plutôt ce qui amènera à la clôture d'un livre. C'est-à-dire que là où le blog reste dans une dynamique peut-être sans fin, sans fin projetée en tout cas, le livre doit d'emblée, au moment où il est écrit, aboutir à quelque chose de plus clos.*

Exactement. Et c'est l'écriture qui décide de clore ou pas. Je n'écris pas pour faire des livres, j'écris pour écrire, parce que l'acte m'est nécessaire. Mais je serais bien incapable de vous expliquer cette nécessité...

*Ce que vous écrivez pour un autre site, pour Les Cosaques des frontières, serait plutôt justement de l'ordre du récit clos, me semble-t-il. Je voudrais alors savoir de quel côté vous les situez. Les considérez-vous comme proches de votre pratique sur votre propre blog ou comme quelque chose de plus abouti ?*

J'écris peu en tant qu'Anh Mat sur *Les Cosaques des frontières*, site de mon ami Jan Doets, homme que j'estime beaucoup. Son estime réciproque, son amitié (et l'amitié née avec certains autres « Cosaques »), son attention pour mes textes, m'ont profondément aidé à prendre confiance au début, lorsque la publication en ligne m'était compliquée. Lui, François Bon et un anonyme qui tenait un blog important pour moi (mettre au secret, aujourd'hui fermé) m'ont beaucoup apporté.

Aujourd'hui je publie sur *Les Cosaques des frontières* sous le nom de "l'apatride", personnage-auteur sur lequel je suis tenu au secret. Mais pour le dire très vite, l'apatride regroupe une lignée : un arrière-grand-père, un grand-père, un père, un fils. Il y a aussi de l'apatride dans monsieur M. Derrière l'apatride, c'est une sorte de passage de générations autour de transcriptions de poèmes de la Chine ancienne. L'apatride est né comme un personnage sur

mon blog puis chez Jan. Au début j'écrivais des textes au sujet de "l'apatride". J'essayais de dessiner son personnage. Ensuite, l'apatride a écrit ses propres textes. Puis s'est concentré sur la transcription de poèmes de la Chine ancienne. Un recueil est né de ces transcriptions, aux éditions QazaQ (créées par Jan Doets), qui s'appelle [135 cartes postales de la Chine ancienne](#).

*Et ces 135 cartes postales, ce sont des textes que vous avez publiés sur le site des Cosaques des frontières ?*

Nous avons publié quelques transcriptions sur les Cosaques. Le recueil en regroupe beaucoup plus. Les auteurs des 135 cartes postales de la Chine ancienne sont Li Po, Su Tung Po, Yang Wan Li, Po Chu Yi, Lu Yu, Po Chu Yi, Tu Fu, Tao Yuan Ming, Wang Wei.

*Et c'est vous qui les avez traduits ?*

L'apatride. C'est l'apatride qui les a transcrits. Je n'insisterai pas.

## Langue maternelle, langue étrangère

Un jour la ville perdue en elle-même lui demanda son chemin : « — la rivière c'est par où ? » Il était encore de dos. Elle vit son visage quand il se retourna. Avant même qu'il ne réponde, elle s'excusa d'un signe de la main de l'avoir abordé comme si les traits de son visage insinuaient qu'il était incapable de l'aider...

Il lui sourit — un sourire doux et innocent — puis dit dans la langue d'ici : prenez à droite au lampadaire rouge et blanc, passez devant le Bún Bò Huê de Cô Hoà puis allez tout droit dans l'allée d'arbres et de graviers qui sent l'ombre et l'urine, suivez l'odeur de l'eau, vous tomberez sur une buvette pour pêcheurs. Attention au chien qui vous accueillera, il en a fait tomber plus d'un...

Puis il reprit sa route, et la ville, subjuguée, connaissait désormais le chemin pour se rendre à la rivière.

(La ville et lui, *Les Nuits échouées*, #393)

*Vous vivez au Vietnam, parlez évidemment vietnamien, mais écrivez en français, votre langue maternelle. Qu'implique pour vous ce bilinguisme ? Comment écrit-on entre deux langues ?*

Pour ce qui est des deux langues, d'habiter plusieurs langues, je crois que c'est une des raisons qui m'a fait quitter mon pays natal. J'ai quitté la France sur un coup de tête et ne suis jamais revenu. Ça fait maintenant une dizaine d'années. Je crois après coup être parti pour prendre de la distance avec ma langue maternelle. Avec mon nom aussi.

Durant mes dernières années de vie en France, je n'arrivais plus du tout à écouter les gens parler en français, je n'arrivais d'ailleurs même plus à prendre la parole. Interagir avec qui que ce soit me plongeait dans une profonde angoisse. Habiter une autre langue ailleurs s'est imposé comme une nécessité. Aujourd'hui, mes prises de parole sont en vietnamien, en anglais, très rarement en français. Je ne passe plus par ma mangue maternelle pour parler.

*La question est peut-être indiscrete, veuillez m'en excuser, mais n'avez-vous plus du tout de proches, de famille avec qui vous parlez français ?*

J'ai de la famille, j'arrive à parler avec elle, sans angoisse insurmontable, même si je reste encore sur mes gardes. Mais rencontrer des gens, au travail, ou même entre amis, m'était devenu presque impossible. Je ne retrouvais plus d'instinct dans la parole, j'étais toujours dans le revers des mots. J'écoutais une discussion, n'importe quelle discussion, et j'entendais du théâtre absurde, du Ionesco, j'étais constamment plongé dans *La Cantatrice chauve*.

Ça m'épuisait et, surtout, ça me séparait beaucoup des autres. En venant vivre au Vietnam, j'ai malgré moi réservé le français pour l'écriture et la lecture uniquement. Peut-être qu'inconsciemment, je suis devenu là-bas professeur de français langue étrangère pour que ma parole garde un lien d'attache avec ma langue maternelle. Mais pour mes élèves, la langue française est une suite de pronoms, de noms, de verbes, de règles grammaticales à apprendre. Je parle donc français avec eux, certes, mais comme dans un dialogue de méthode de langue.

*Cela me rappelle un peu – d'autant plus que vous mentionnez, avec Ionesco, le « théâtre de l'absurde » – la démarche de Beckett, pour qui passer par le français permet un autre rapport à la langue, un rapport plus simple. Pour vous, le français, votre langue maternelle, serait comme surchargée, ce qui rendrait la communication avec des gens dont c'est également la langue natale à peu près impossible ? Mais l'employer, comme professeur, avec des étrangers dont ce n'est pas la première langue permettrait justement de renouer avec la langue française un rapport plus simple, plus direct ?*

Exactement. Et puis, surtout, ça me permet de revenir à la langue en tant que « matière » (comme de la glaise ou de la peinture). C'est d'ailleurs pour ça qu'il m'est très compliqué de parler d'écriture. J'admire beaucoup les auteurs qui parlent de l'écriture, des livres, de la peinture, de la musique, certains posent beaucoup de questions, d'autres semblent avoir tant de réponses. Pour ma part, je n'en suis pas là, je suis qu'un très jeune écrivain. Finalement, mon expérience ne fait que commencer. Chaque chose que j'essaie de mener autour de mon acte de création, la lecture des autres aussi, me renseigne beaucoup sur mon travail, ma recherche. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai accepté cet entretien. Ce que vous aviez écrit sur un des textes de l'origine de monsieur M, lors d'une dissémination, avait réussi à poser des mots sur l'inexprimable de mon propre travail. C'est étrange et si enrichissant de lire ce qui dépasse un texte dont je suis supposé être l'auteur.

Pour moi, l'écriture, c'est de l'artisanat. À partir des mots, quelque chose s'ouvre, un lieu d'écoute, je les malaxe, les tournent pour tomber sur une phrase, une phrase dans laquelle se cache une voix... j'essaie d'écouter cette voix, de la suivre au fil des mots, de lui frayer un chemin pour qu'elle soit le plus clair possible une fois écrite. Je ne cherche pas un sens pour moi, je cherche la forme qui fera sens pour l'écriture. Ma pratique commence à changer un peu mais, pour monsieur M., c'était comme ça. Donc oui, pour moi, l'écriture est un travail artisanal. Et être professeur de français langue étrangère, c'était aussi le moyen pour moi d'avoir un rapport parlé au français, en tant que matière, et non en tant que « parole communicante », pour le dire très vite.

*Donc, ce n'est pas que le bilinguisme vous permet de revenir à rapport plus direct à la langue. Au contraire, dans les échanges « normaux » (ce que vous appelez la « parole communicante », si je vous suis bien), il y aurait quelque chose qui devient transparent (parce que c'est notre langue) alors que, aussi bien quand il s'agit d'apprendre une langue à un étranger que dans le travail de l'écriture, vous la prenez comme matière, ce qui lui rend quelque chose de plus opaque à travailler. Est-ce bien votre idée ?*

Personnellement, je crois que ce qui m'était impossible quand j'étais en France, c'était « communiquer ». Être venu au Vietnam, parler d'autres langues m'a un peu apaisé avec l'autre. Quand je parle dans une langue étrangère, en particulier quand je ne la maîtrise pas bien, la communication n'est pas biaisée par ma pensée. Prenons un exemple : « Pourrais-tu me servir un verre d'eau ? » Mon interlocuteur a soif, il a besoin d'un verre d'eau pour se désaltérer. Rien d'autre. En revanche, quand j'entendais cette phrase en français, je rentrais immédiatement dans quelque-chose de très névrotique : pourquoi me demande-t-il de lui servir un verre d'eau ? pourquoi me l'a-t-il demandé de cette façon ? pourquoi sur ce ton ? pourquoi me tutoie-t-il ? etc... C'est un peu le « c'est bien ça » de *Pour un oui pour un non* (Nathalie Sarraute). J'étais malade de la parole.

Habiter des langues étrangères m'a fait revenir à un mode de communication très simple. De plus, ne connaissant ici absolument personne, j'étais vierge de toute histoire, de toute parole.

Le seul rapport avec la langue française qui a résisté de la France à ici, c'est celui avec les livres qui m'ont accompagné et m'accompagnent toujours. Et mon rapport à l'écriture bien entendu. Garder cette attache avec le français à travers la lecture et l'écriture uniquement, publier sur un blog, c'est peut-être aussi une façon de travailler mon rapport à l'autre dans ma langue maternelle.

*Et quand vous écrivez en français, vous ne pensez qu'en français, si je puis dire, il n'y a jamais eu la tentation d'écrire dans une autre langue ?*

Non. Je n'ai jamais eu la tentation d'écrire dans une autre langue. D'abord probablement par paresse, parce que je ne les maîtrise pas assez. J'ai aussi le sentiment que j'ai encore beaucoup de choses à découvrir dans ma langue maternelle. Elle m'est d'ailleurs de plus en plus étrangère.

J'ai dit que j'étais parti pour prendre mes distances avec le français mais j'irai même plus loin encore : je suis parti pour faire de ma langue maternelle une langue étrangère.